"Neue Presse" et presse radicale

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **- (1967)**

Heft 80

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1029226

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

« Neue Presse » et presse radicale

Le quotidien «Neue Presse», issu d'une collaboration de la « National Zeitung » de Bâle et du « Tages-Anzeiger » de Zürich et dont nous avons abondamment parlé, paraîtra probablement en novembre. Sa diffusion dans la région de Berne sera assumée par l'éditeur du quotidien « Der Bund ». Or « National Zeitung » et « Der Bund » sont des journaux de tendance radicale. Le quotidien politique moderne « Neue Presse » a des liens fort apparents avec la presse radicale.

Rencontre - Constellation

Nous avons eu déjà l'occasion de nous pencher sur l'organisation financière des éditions « Rencontre ». Une information nous apprend que le magazine mensuel « Constellation » dont la devise est « Le Monde vu en français » paraît dorénavant depuis octobre sous la responsabilité d'une société dont l'écrasante majorité appartient aux Editions Rencontre S.A. à Lausanne, la S.P.D.R. Ce n'est pas la première tentative de ces éditions de publier une revue mensuelle. Rappelons les cahiers de 1961-1962 dont le « slogan » était « revue mensuelle de l'essentiel ». Un supplément suisse donnait des informations ou des commentaires d'un intérêt plus local, tels « Le Rosey, école des rois », « La banque, cette île au trésor » ou « Le citoyen suisse face aux groupements économiques », ce dernier article étant signé Frank Bridel. Malgré ces titres accrocheurs, le nombre de lecteurs n'avait pas justifié la prolongation de l'expérience. Il sera intéressant de suivre ce que Rencontre fera de « Constellation ».

La baisse de l'essence

Les événements du Moyen-Orient nous ont valu une augmentation de deux fois 2 centimes du litre de benzine. Les compagnies pétrolières justifièrent la hausse par leurs frais nouveaux : la fermeture du canal de Suez obligeait les tankers à faire le tour de l'Afrique; les armateurs alourdissaient leurs tarifs; les pays producteurs avaient pris des mesures de boycott; le pétrole devenu plus rare, les cotations augmentaient étonnamment. Bref, c'était la loi du marché, nous disait-on.

Aujourd'hui, Migrol, au vu de la baisse des prix dans les ports de déchargement, décide de vendre 1 centime meilleur marché le litre de benzine. Impossible de suivre, disent les autres compagnies ! Nos charges restent lourdes; et d'avancer des chiffres, et d'insinuer que Migros soigne sa publicité à la veille des élections fédérales.

Voici deux raisons de douter de la valeur des arguments des grandes compagnies.

La politique des pétroliers consiste, depuis plusieurs années, à accroître leurs bénéfices par la rationalisation de la distribution. Dans cette perspective, elles ont construit les raffineries au centre même des grandes zones de consommation, déployé un vaste réseau d'oléoducs, et lancé sur les océans des pétroliers au tonnage gigantesque. Les bénéfices ainsi obtenus ne sont pas ristournés aux consommateurs; ils sont gain pour les compagnies. Par exemple, la construction à Cressier de la raffinerie Shell a permis à cette société d'abaisser le prix de revient du litre de benzine livré à la colonne en Suisse, les prix de vente n'en baisseront pas pour autant. Bien avant la guerre du Moyen-Orient, les pétroliers géants faisaient le tour de l'Afrique; la tonne transportée par le cap de Bonne-Espérance était meilleur marché que la tonne transportée par le canal de Suez. Les consommateurs n'en profitaient pas. Aujourd'hui un abaissement du prix de vente signifierait donc que les compagnies renonceraient à bénéficier, exclusivement, de la rationalisation des transports, qu'elles accepteraient une compensation entre les prix de la tonne des grands tankers et celle des modestes raffiots, qu'elles se priveraient de la « rente » de transport obtenue par les gros tonnages.

La deuxième raison de douter est la suivante. Dans un plaidoyer, « Esso Standard of Switzerland » déclare pour justifier sa politique :

« Si nous nous étions basés, à un moment donné, sur les cotations de 50 à 60 dollars (prix de la tonne au port de déchargement), les prix du litre à la pompe, en Suisse, n'auraient pas seulement subi une augmentation de 4 centimes, mais bien de 9 centimes pour la benzine normale et de 11 centimes par litre pour le supercarburant ».

On nous aurait donc fait un cadeau de 5 ct par litre. Pourtant, le 16 septembre, devant l'assemblée des délégués de l'Union suisse du commerce et de l'industrie (Vorort), M. le conseiller fédéral Schaffner déclara : « Les prix à la consommation ont été par trop vite chargés de l'augmentation des frais de tranports par suite de la fermeture du canal de Suez ».

Les compagnies prétendent nous avoir fait un cadeau, mais un conseiller fédéral les accuse d'avoir anticipé sur les hausses de leurs frais.

Il est donc permis de douter de leur bonne volonté à suivre la baisse.

Après une conférence d'André Gorz

L'idée la plus originale, elle ne fut pas d'André Gorz, mais de l'organisateur de la commémoration du Centenaire de l'Internationale qui décida de convoquer son monde, pour le cinq à sept mondain d'une conférence, à la salle 4 de la Maison du Peuple.

Deux publics de gauche purent ainsi se rencontrer. Les militants socialistes et popistes et syndicalistes qui connaissent bien les lieux, et la gauche des XVIe arrondissements lausannois. Ça coudoyait sans discordance.

André Gorz stylise son personnage. Dans le genre professoral ? C'est trop peu dire. Voix monocorde, lisant son texte avec ponctualité et componction, lunettes très rondes, très grandes, chevelure plaquée implacablement; une austérité qui ne sacrifie pas à l'humour, d'apparence inquisitoriale, unissant les qualités de Saint-Just à celles de la Sorbonne scholastique. Dans cette salle 4, où l'on s'assied devant de longues tables, où la sommelière vient, pendant que parle le conférencier, vous servir les bocks et les thés citron, où un militant dévoué écoule les billets de loterie qui permettent de couvrir les frais, ce five o'clock où se rencontrait l'intellectualisme parisien et le socialisme vaudois fut certainement une commémoration fidèle du centenaire de l'Internationale, puisque, au Casino de Lausanne, se mélangèrent, en 1867, les doctrinaires internationaux aux représentants des unions ouvrières locales.

André Gorz est journaliste et philosophe. C'est un rationaliste documenté. Il vous cite, internationalement, tel épisode des luttes ouvrières chez Volvo, chez Ford, chez Peugeot, mais son but n'est pas la description du réel; il s'agit au contraire de réduire le réel à une idée simple comme le système d'un philosophe.

Quelques jours plus tôt, dans la même salle 4 de la Maison du Peuple, un étudiant en sciences politiques, américain, s'efforçait d'expliquer pourquoi les Etats-Unis, première puissance industrielle du monde, ne connaissaient pas de parti de gauche organisé et puissant. L'explication l'obligeait à faire appel à l'histoire et à la géographie humaine : le rôle de l'immigration, souvent dépolitisée, craintive, absorbée par les « machines » politiques locales; le rôle de la « frontière » détournant vers l'ouest les énergies, offrant ses espaces, ses terres vierges; le rôle du syndicalisme efficace et apolitique; le rôle de l'expansion économique quasi continue; le poids du problème noir. La réalité américaine était dévoilée, dans sa complexité, où la gauche ne surgissait d'aucune nécessité historique.

Gorz, lui, ne s'arrête pas à l'histoire dans la mesure où elle explique la diversité, le particularisme. Il est certes trop intelligent pour ne pas s'interroger sur le phénomène américain. Dans « Le socialisme difficile » Gorz donne de l'absence d'une gauche américaine une explication très proche de celle que nous résumons plus haut. Mais il s'agit pour lui de rendre compte en quelque sorte d'une énorme exception. Le schéma fondamental demeure.

On dénombre, dit-il, dans les grands pays industriels des masses. Les masses doivent prendre conscience de leur aliénation, de l'absurdité de la société de consommation, de l'inhumanité du travail. Aux intellectuels, ajoute Gorz, de leur donner cette conscience révolutionnaire. La formule est simple. La Révolution = les masses animées par le Saint-Esprit des intellectuels. L'histoire, c'est la promesse d'un futur simplifié.

De même que les théologiens ont inventé le concept du Dieu unique pour ne pas être pris par le vertige de la multiplicité, de la disparité du monde, de même certains philosophes, avec une sorte d'ascèse tentent de réduire à quelques concepts simples la Révolution. Gorz est un théologien.

Grenoble et les masses

Toute notre expérience va en sens contraire. Les mécanismes sociaux nous apparaissent complexes, les techniques capables de les maîtriser difficiles. Les formules philosophiques tuent à nos yeux la connaissance du réel comme la théologie a étouffé la science. A Grenoble, au printemps 1966, des hommes de gauche se réunissaient pour parler d'économie, de technique, de gestion, d'épargne, d'investissement, de Marché commun. Gorz les juge ainsi. « L'une des faiblesses du « colloque de Grenoble », en mai 1966, a été de se borner à une perspective « possibiliste » à court terme dont les problèmes de la transition au socialisme, et même des formes d'action tendant à la préparer, étaient absents de ce fait même » etc... Or les hommes de Grenoble posaient la question suivante : si la gauche prend le pouvoir en France, dans un pays accroché au Marché commun, comment gouvernera-t-elle ? Elle fait quoi, sans précipiter le pays dans la politique du pire et sans se renier ? Leurs travaux que nous avions suivis, apportaient quelque chose de nouveau. Ils dépassaient le verbalisme; ils habituaient des hommes à discuter sur la base des faits; à parler en termes de gestion. Mendès-France représente quelque chose en France, c'est cet esprit-là. Mais d'autre part, de la discussion technique surgissaient des critiques précises sur le régime. Ce n'est qu'à partir d'une certaine maîtrise du sujet que l'on sait comment toucher le nerf sensible. Gilbert Mathieu, qui était à Grenoble, représente exactement dans ses chroniques économiques du « Monde », cette maîtrise-là.

Mais un philosophe s'assignera une autre tâche. Il peut laisser aux économistes et aux gestionnaires le style épargne-investissement et désirer parler un langage qui, dans une perspective à long terme, permette de critiquer fondamentalement le régime capitaliste.

Ici, dans le schéma gorzien, interviennent les masses. Les masses, c'est un mot-clé. Elles dorment, ces masses, il faut les réveiller. Mais si elles dorment, c'est que le capitalisme les amuse avec ses hochets (posséder une automobile, c'est quelque chose qui est à la portée de l'individu; c'est un désir réalisable; mais vouloir la réforme de l'enseignement, est-ce le désir d'un individu ?). Toutes ces critiques ou ces analyses sont, sous la plume de Gorz ou de Michel Bosquet, souvent pertinentes. Il a vécu, comme une trahison fondamentale, la conversion des Soviétiques à l'automobilisme et à la machine à laver (il aurait préféré de grandes buanderies collectives). Mais les hochets de la société de consommation n'expliquent pas à eux seuls la passivité des masses. Pour Gorz, elles dorment parce qu'elles ont de mauvais maîtres :

(suite en page 4)